

Monika Kulesza

Université de Varsovie

LE DISCOURS  
DE RECÉPTION  
À L'ACADÉMIE FRANÇAISE :  
UN LIEN ENTRE LE PASSÉ  
ET LE PRÉSENT

**Académie Française Acceptance Speech: between the past and the future**

ABSTRACT

Académie Française has been a guardian of tradition and a symbol of continuity of the French literature and culture for nearly four hundred years. The speeches provide a link between the past and the future at least by the obligation of a new member, elected to replace one that passed away, to give a eulogy presenting glory and praising works of his/her predecessor. Based on several speeches, the paper discusses, in the first place, evolution of reflections on literature and predecessors' works and, in the second place, provides an example of breaking with tradition: election of the first woman to Académie Française and justification of this radical change. The speeches constitute a bulwark of tradition, since their form and the way predecessors are presented do not change but constitute a reflection of change.

KEYWORDS: eulogy, acceptance speech, Académie Française, immortals, tradition.

L'Académie Française symbolise mieux qu'aucune autre institution la continuité de la culture française. A sa création, elle devait s'appeler l'*Académie de l'éloquence* et « l'une de ses premières occupations ne fut pas seulement de donner des règles, mais encore des modèles de l'art de bien dire » (Fabre 1890 : 211). C'est pourquoi, dès 1635, les académiciens ont décidé de prononcer chacun un discours sur un sujet de leur choix. Ainsi une vingtaine de discours académiques ont été prononcés au cours des réunions hebdomadaires (Fabre 1890 : 211), par exemple par Jean Chapelain *Contre l'amour*, par Honorat de Racan *Contre les sciences*, par Pierre Bardin *Du style philosophique*. Outre ces discours<sup>1</sup>, il convenait de remercier la Compagnie et c'est le remerciement d'Olivier Patru en 1640 qui a donné naissance au discours de réception. Successivement on a ajouté au simple remerciement l'éloge posthume du prédécesseur, l'éloge du cardinal Richelieu, fondateur de l'académie, celui de son second protecteur le chancelier Séguier, l'éloge du Roi qui s'est déclaré son protecteur en 1672 (et qui devient ensuite

---

<sup>1</sup> Les académiciens continuent de prononcer des discours lors des occasion diverses, telles que le décès d'un académicien, d'une commémoration, d'un anniversaire, d'une inauguration d'un monument, d'une plaque en honneur de l'un d'eux, lors des discernements des prix de l'académie, etc.

l'éloge du roi régnant) et enfin celui de l'Académie en corps. Aujourd'hui seul l'éloge du prédécesseur est obligatoire et reste le plus vénérable lien entre le passé et le présent.

Le discours de réception obéit aux lois fixées par Aristote et en particulier à celle qui présume la bienveillance réelle de l'orateur. Il inspire la confiance chez l'auditoire grâce à la prudence, la vertu et la bienséance de son propos. Mais ces règles du discours devaient aussi empêcher les propos inadaptés, car « lorsqu'un orateur parle devant une institution (...), celle-ci attend de lui qu'il développe les valeurs qu'elle cautionne et qu'il donne d'elle une image qui la satisfasse » (Zoberman 1988 : 262). Ce fut La Bruyère qui le premier n'a pas respecté cette règle et dans son discours de réception, il a attaqué ses adversaires, membres de l'académie, ce qui a entraîné un changement du règlement imposant de soumettre le discours à une commission avant sa lecture lors de la cérémonie.

En effet, à l'époque le discours « fait apparaître la véritable fonction de l'Académie : organe de communication du pouvoir. C'est d'ailleurs ce symbole que fustige la Révolution française – et pas directement sa fonction lexicographique – en démantelant l'Académie en 1793 » (Brévot Dromzée 2000). Les travaux académiques reprennent néanmoins assez vite dans le cadre de l'Institut de France créé en 1795 tandis que la tradition du discours est rétablie en 1803<sup>2</sup>. Ainsi aujourd'hui plus de sept cents discours de réception constituent un ensemble des panégyriques qui tous se réfèrent à la fois au présent, celui de l'élu, et au passé, celui du membre mort que le nouvel Immortel remplace et loue lors de sa réception officielle. Ils sont ancrés dans le contexte historique, politique, social du présent qu'ils définissent souvent par rapport au passé.

Le discours de réception est un discours d'apparat, un panégyrique qui appartient au genre épideictique. L'éloge constitue une forme rhétorique importante car « il est au centre de toute fête qui rend une société présente à elle-même, et la rassemble autour d'une patrie et d'un patrimoine commun et sacré. Or, rappelle Marc Fumaroli, le panégyrique est le genre institutionnel de l'Académie française, il y joue un rôle public qui n'est pas de circonstance, mais de fondation (...). Il réaffirme la prééminence du grand style et des grands genres de l'Eloquence, de l'Histoire et de la Poésie dont l'Académie depuis trois siècles garantit l'exemplarité dans nos Lettres » (Fumaroli 1996 : 27). Le discours constitue une forme universelle de la rhétorique, exprime le culte des ancêtres et confirme l'appartenance au même passé et présent culturels vus dans leur durée.

La réponse au discours de réception est le second volet de celui-ci car il s'agit d'évocation louangeuse, d'une part, du confrère disparu et, d'autre part, de celui qu'on vient d'élire pour le remplacer.

Avec le temps, le discours de réception, tout en préservant le cadre étroit d'un éloge, devient une réflexion sur la tradition confrontée au progrès et aux changements que chaque époque apporte. Quand et pourquoi la littérature et les débats littéraires deviennent-ils un axe central de l'éloge ? Comment traiter les ouvrages et les idées des devanciers dans un discours qui par définition est un panégyrique ? Et enfin comment justifier l'élection d'une femme à l'Académie, l'élection qui détruit l'un des principes sacrés de cette institution qui symbolise l'attachement à la tradition ?

Les plus anciens discours n'évoquent pas le passé car tous ont conscience que l'institution a été créée en vue du présent (perfectionnement du français et de l'éloquen-

<sup>2</sup> Les activités ont repris en 1795 tandis que les appellations traditionnelles des académies royales sont rétablies en 1816.

ce française) et de l'avenir (garantir l'immortalité de la langue et de ses productions). Dans son discours de réception, en 1671, Charles Perrault évoque Richelieu et son désir de l'immortalité de la gloire du Roi, de « la mémoire des services qu'il lui rendait »<sup>3</sup> et de la langue française, désir que seuls les parfaits ouvrages de l'esprit permettent de réaliser.

Le désir d'immortalité<sup>4</sup> de la langue et de ses chefs-d'œuvre, aurait pu conduire au rejet des langues et chefs-d'œuvre antiques. Il n'en est rien car l'Antiquité, omniprésente dans la conscience intellectuelle du XVII<sup>e</sup> siècle, symbolise la perfection littéraire : « Véritablement, déclare Olivier Patru, quand je considère qu'on trouve en cette docte assemblée tout ce que Rome et Athènes ont pu produire de plus merveilleux, je comprends combien la place où je suis me doit être chère ». L'Antiquité sert de modèle et d'inspiration pour parfaire le français, mais le respect n'empêche pas les tendances de plus en plus fortes à vouloir se libérer du carcan antique.

Les discours de réception datant de l'époque du conflit ouvert qui a opposé les Anciens et les Modernes, l'évoquent rarement. Parmi eux il y a le discours de Jean de La Bruyère de 1693. Il témoigne de la volonté des Anciens de préserver la littérature et son haut lieu, l'Académie, des influences de plus en plus fortes des Modernes. Certes, les animosités personnelles y sont les plus importantes, mais La Bruyère évoque aussi les goûts littéraires, symbolisés par la rivalité entre Corneille et Racine. Selon le moraliste, les goûts résultent des habitudes prises dans la jeunesse. Ainsi « quelques vieillards », admirateurs de Corneille, le préfèrent à Racine car « ils n'aiment peut-être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse ». Ceux de Racine « en appellent à l'autre siècle »<sup>5</sup> où la gloire de l'auteur de *Phèdre* remportera sur celle de Corneille. La Bruyère est convaincu qu'un Ancien comme lui, Racine, auteur universel car continuateur des génies antiques, sera mieux reconnu par la postérité qu'un Moderne, Corneille, expérimentateur et novateur, bousculant souvent les règles anciennes. Le discours de La Bruyère montre le chemin à suivre : la forme du remerciement n'empêche pas la réflexion sur la littérature, ni implication dans le débat contemporain.

Cette idée sera aussi celle de Voltaire qui conçoit son discours comme une contribution « au progrès des arts » et prononce, en 1746, le premier discours mêlant adroite-

<sup>3</sup> <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-charles-perrault> (consulté le 1.05.2017). « Il [Richelieu] jugea donc que les feuls ouvrages de l'esprit étant immortels, il falloit élever & former des Ouvriers capables d'en faire d'excellens, qui portassent dans les siecles à venir la gloire de son Prince, & la memoire des services qu'il luy rendoit ; & parce que le temps altere toutes choses, il fouhaita par un effet de la prudence, que la Compagnie s'occupât sans relâche à polir nôtre Langue, à la fixer autant qu'il se pourroit, pour empêcher de vieillir les Ouvrages qui feroient faits de son temps, & ôter aux siecles suivans tout moyen de leur nuire, par l'impuissance de porter la pureté du langage à une plus haute perfection ».

Sauf mention contraire, tous les discours cités dans l'article proviennent du site de l'Académie Française.

<sup>4</sup> La devise « A l'immortalité » figure sur le sceau donné à l'Académie par Richelieu et elle symbolise l'immortalité de la langue française.

<sup>5</sup> « Cet autre vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbe, qui prime, qui regne sur la scene, qui s'est emparé de tout le theatre : il ne l'en dépossede pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison ; quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille lui soit préféré, quelques autres qu'il lui foit égalé ; ils en appellent à l'autre siecle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifferemment de tout ce qui rappelle leurs premieres années, n'aiment peut-estre dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse », <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-jean-de-la-bruyere-et-preface> (consulté le 4.05.2017).

ment éloge, remerciement et littérature. Il l'a intitulé *Des effets de la poésie sur le génie des langues*. « Il n'y a point de Nation au monde, annonce-t-il sans ambiguïté, chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre, de rendre une véritable vie à la poésie ancienne ». Même si à son époque, le français est devenu la première langue du monde, réputée exprimer les « petites choses » et les sentiments, c'était à la poésie ancienne de former une langue mûre. Or ce ne fut pas le cas et Voltaire déplore la faiblesse des poètes français opposés aux génies de l'antiquité :

Les premiers Poètes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs et les Latins employèrent d'abord la poésie à peindre les objets sensibles de toute la nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux ; les François, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poésie qu'au théâtre, n'ont pu et n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'âme.

Voltaire se livre à une énumération des poètes anciens (Homère, Térence, Pétrarque, Dante, Lope de Vega, Shakespeare) qui ont donné la force et la grâce à leurs langues respectives. Cette fonction formatrice de la poésie résulte du fait que « les hommes, qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la manière de s'exprimer, et même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres ». Selon Voltaire, les Français n'ont trouvé ce modèle que tardivement dans le théâtre de Corneille.

Ensuite il passe en revue les auteurs tels que Montaigne ou Marot et constate : « Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit : et, demande-t-il ironiquement, chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot ? » Il traite le français de l'époque de « jargon familier, dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries ; mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations ». Même la poésie de Malherbe, comparée aux grandes épopées italiennes, n'est que faible et « presque sans imagination ».

Ces réflexions acerbes, inhabituelles dans un discours de réception, permettent à Voltaire de passer adroitement à l'éloge de l'Académie : aucun écrivain d'avant sa création ne mérite la reconnaissance des siècles postérieurs et c'est en évoquant certains membres de la Compagnie que Voltaire remplit le devoir de la louer. Ce qui est curieux, seul le nom de Corneille est mentionné tandis que d'autres auteurs sont décrits sans être explicitement désignés :

La langue française restait donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer et pour élever l'esprit de toute une nation : c'est le plus grand de vos premiers Académiciens ; c'est Corneille seul qui commença à faire respecter notre langue des étrangers (...). Après Corneille, sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à-la-fois plus passionné et plus correct ; moins varié, mais moins inégal : aussi sublime quelquefois, et toujours noble sans enflure ; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité et plus de charmes.

Voltaire loue Racine, Boileau et, parmi les vivants à ce moment-là, Vauvenargues. Ainsi oscillant sans cesse entre les références aux auteurs antiques, aux classiques du XVIIe siècle et au théâtre et à la poésie du moment, Voltaire offre un parcours personnel de l'histoire de la littérature française où il fait revivre l'époque qui le fascinait, celle de Louis le Grand. Son discours ouvre la voie, suivie jusqu'à aujourd'hui, de louer le « continuum de la « belle langue » (Brévoit Dromzée 2000) et de la culture française, mais prouve en même temps que dans un éloge tout ne doit pas être élogieux

et que le discours peut examiner, discuter l'héritage littéraire. Ainsi la voie est ouverte aux polémiques : pour ou contre le romantisme, le naturalisme, le symbolisme, le surréalisme... Une nouvelle tradition est instaurée, celle de récapituler les idées et doctrines littéraires pour examiner l'évolution de la littérature.

C'est elle qui constitue le motif conducteur du discours de réception de Charles Leconte de Lisle, élu en 1887 à la place vacante par la mort de Victor Hugo. Pour parler d'un homme « unique en tous », le récipiendaire choisit de rappeler le plus large contexte, en commençant par les génies antiques Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane qui incarnent les origines de la culture. Il mentionne ensuite « les noires années du moyen âge, années d'abominable barbarie, qui avaient amené l'anéantissement presque total des richesses intellectuelles héritées de l'antiquité », pour évoquer « notre pléiade française, au XVI<sup>e</sup> siècle de l'ère moderne » et aboutir à « l'époque organique de notre littérature (...) très remarquable assurément par l'ordre et la clarté ». L'évocation des « grands écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle » qui « avaient surtout préparé et amené ce soulèvement magnifique des âmes, ce combat héroïque et terrible de l'esprit de justice et de liberté contre le vieux despotisme et le vieux fanatisme » clôt cette partie du discours.

Victor Hugo, « un grand et sublime poète », est présenté comme celui qui se libère des « formules pseudo classiques » et devient, dans *Cromwell*, l'auteur du manifeste célèbre de l'École romantique et dans les *Orientales*, de « ces beaux vers, si nouveaux et si éclatants, [qui] furent pour toute une génération prochaine une révélation de la vraie Poésie ». Et c'est seulement dans ce passage que Leconte de Lisle fait allusion à l'opposition entre le classicisme et le romantisme : « Cependant, Messieurs, l'impression produite sur l'imagination vierge d'un jeune sauvage vivant au milieu des splendeurs de la poésie naturelle ne pouvait être unanimement ressentie à une époque et dans un pays où les vieilles traditions d'une rhétorique épuisée dominaient encore ». Et Leconte de Lisle d'évoquer la critique fervente contre Hugo et son courage dans cet affrontement : « nul poète n'a été plus attaqué, plus insulté, plus nié que Victor Hugo. Il est vrai que ces diatribes et ces négations ne l'ont jamais fait dévier ni reculer d'un pas ».

Après la mort de Leconte de Lisle, c'est Henri Houssaye qui le remplace au sein de la Compagnie. Il est reçu par Ferdinand Brunetière, qui, en 1895, répond à son discours en se lançant dans une polémique contre le romantisme. Mais avant il pose l'épineuse question du respect des prédécesseurs. Il est fréquent que celui qui remplace un académicien mort ne souscrit pas à ses idées, mais dans un éloge, il s'interdit de critiquer celui dont il occupe le siège. Les grands auteurs en principe s'opposent aux devanciers parce que les œuvres d'art naissent grâce à la rivalité avec le modèle. Citons Brunetière :

Et comment, aussi bien, respecterions-nous, en littérature ou en art, ceux dont nous ne nous proposons que de défaire l'œuvre, pour la refaire ? Malherbe a-t-il « respecté » Ronsard ? Racine a-t-il « respecté » Corneille ? Voltaire a-t-il « respecté » Pascal ? et lequel de ses prédécesseurs dirons-nous que Victor Hugo ait « respecté » ? (...) Quelle que fût en tout cas l'admiration de M. Leconte de Lisle pour les grands poètes qui l'avaient précédé, je me la suis toujours imaginée plus voisine de l'émulation que du respect.

Pour Brunetière, il ne fait pas de doute qu'une chaîne des doctrines littéraires lie le passé et le présent, une chaîne tissée d'oppositions. Selon lui, Leconte de Lisle : « a voulu faire autre chose que les « romantiques » ; et là même est sa gloire, comme

celle des « romantiques » est d'avoir, en leur temps, voulu faire autre chose que n'avaient fait les « classiques ».

Ensuite Brunetière passe au romantisme et critique Hugo et ses disciples d'avoir fait « l'étalage d'eux-mêmes », d'avoir souscrit à une véritable « manie » de se confesser publiquement et même de confesser les autres sans qu'ils le souhaitent. Il n'accepte pas le rejet romantique de la culture antique et de l'idéal de la pureté. Il rappelle les poèmes de Leconte de Lisle qui savait « qu'on n'exprime rien d'immortel que par le moyen de la perfection de la forme, et que l'art, dès qu'il ne tend pas à la réalisation de la beauté comme à sa fin suprême, n'est qu'un « baladinage ». Par ses œuvres, fondées sur la connaissance et l'admiration de la culture gréco-latine, « il nous a comme rattachés à nos vraies origines », le romantisme a donc rompu la chaîne traditionnelle fondée sur les origines antiques tandis que les ouvrages de Leconte de Lisle concilient les « acquisitions » du romantisme et son enrichissement de la poésie française avec « la discipline et le joug plus étroits de la forme classique ».

Brunetière doit faire l'éloge du nouvel élu. Il en trouve un excellent moyen en évoquant l'intérêt qu'aussi bien Leconte de Lisle que Houssaye ont porté au grec et à la culture antique, menacée et discutée même au sein de l'Académie Française (Cardahi 1966 : 152–158). « Nous sommes suspects, dit-il en admirant l'attachement des deux hommes aux origines anciennes, (...) quand nous saluons dans les Grecs les ouvriers de la Renaissance ; quand nous voyons en eux les maîtres de nos Ronsard, de nos Racine, de nos Fénelon, de nos Chénier ; quand nous insinuons enfin que s'il y a d'honnêtes gens partout, il n'y a pas « d'honnête homme », sans un peu de grec ». Brunetière est dogmatique, certes, mais il rend bien compte des dilemmes auxquels la Compagnie se heurte depuis sa création et qui en somme participent encore de la querelle des Anciens et des Modernes.

Au cours de son existence, et surtout pendant cinquante dernières années, l'Académie a vécu plusieurs ruptures avec la tradition. Celles-ci sont bien difficiles à présenter dans un discours élogieux qui symbolise lui-même l'attachement aux usages établis. J'ai choisi l'exemple le plus frappant de la rupture avec la tradition car plus de trois cent cinquante ans se sont écoulés entre la fondation de la Compagnie et la réception d'une femme. Et pourtant dès le XVII<sup>e</sup> siècle la question est posée. Mlle de Scudéry reçoit la première le prix de l'éloquence de l'Académie Française, mais sa qualité de femme l'empêche même de songer d'y entrer. Plus tard d'Alembert, en pensant à Julie de Lespinasse, propose en vain de réserver quatre sièges aux femmes. Un siècle après, Leconte de Lisle déclare vouloir élire George Sand, si elle se présentait, idée incongrue, car l'Académie refuse à l'écrivaine même un de ses prix. En 1911 enfin, à la séance des cinq Académies, on discute sur la réception des femmes et cela à propos de Marie Curie-Skłodowska, double lauréate des prix Nobel. Ne pas recevoir de femmes est un principe de l'Académie, même si ce sont parfois les femmes qui font entrer les hommes à l'Académie : la comtesse de Loynes obtient par l'intermédiaire de ses connaissances un fauteuil pour son favori, Jules Lemaître, ou encore Mme de Caillavet fait pression sur les académiciens habitués de son salon pour élire Anatole France (Cardahi 1966 : 38–42).

L'élection de Marguerite Yourcenar en 1981, préparée à l'avance notamment par l'attribution à l'écrivaine de plusieurs prix dont le Grand prix de littérature décerné par l'Académie, est une révolution. Il peut sembler que cette élection symbolise pour l'élue

même la plus radicale rupture avec le passé et, à la fois, le lien le plus significatif avec le temps présent. Il n'en est rien pour la première académicienne. Bien entendu, elle qualifie sa réception comme « l'honneur sans précédent » et mentionne dans son discours une « troupe invisible des femmes » dont « les ombres » devraient passer avant elle. Mais pour Yourcenar, ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que la littérature devient pour les femmes « tout ensemble une vocation et une profession, et cet état de choses, dit-elle, était encore trop nouveau peut-être pour attirer l'attention d'une Compagnie comme la vôtre ». Dans son discours, les noms de Mme de Staël, de George Sand et de Colette incarnent la littérature des femmes, les salons symbolisent leur pouvoir, mais : « on ne peut (...) prétendre, conclut l'académicienne, que dans cette société française si imprégnée d'influences féminines, l'Académie ait été particulièrement misogyne ; elle s'est simplement conformée aux usages qui volontiers plaçaient la femme sur un piédestal, mais ne permettaient pas encore de lui avancer officiellement un fauteuil ». Ainsi les académiciens suivent les coutumes du temps et Yourcenar perçoit son élection comme un résultat de l'évolution des usages sociaux et non pas comme une rupture avec la tradition ou une concession faite aux revendications féminines, voire féministes, des années 70.

Jean d'Ormesson qui a répondu au discours de la première académicienne et qui justifie le choix de la Compagnie a divisé son discours en deux parties. Dans la première, il s'adresse aux hommes et dans la seconde à la seule femme académicienne. Comment inscrire l'élection d'une femme dans la tradition académique dont elles ont été exclues sans parler de rupture ou de révolution et « sans que, dit-il, le ciel me tombe sur la tête, sans que s'écroule cette Coupole, sans que viennent m'arracher de mon fauteuil les ombres indignées de ceux qui nous ont précédés dans cette lignée conservatrice d'un patrimoine culturel » ? Tous ont la conscience d'abolir une tradition au sein d'une institution qui est sa plus vigilante gardienne.

Jean d'Ormesson évoque la force motrice de « la vie et son mouvement (...) qui oblige les grands hommes à faire bouger l'histoire ». Selon lui l'élection d'une femme résulte à la fois de la tradition et du progrès. « Chacun, dit d'Ormesson, connaît la formule célèbre : *la tradition est un progrès qui a réussi*. La plus haute tâche de la tradition est de rendre au progrès la politesse qu'elle lui doit et de permettre au progrès de surgir de la tradition comme la tradition a surgi du progrès ». Il faut toute éloquence de Jean d'Ormesson pour essayer de justifier par la tradition un choix que personne ne rattache à celle-ci, et, tout en parlant du progrès, démontrer que l'élection de l'écrivaine ne résulte pas des transformations, de la nouvelle situation où la reconnaissance de l'égalité entre les sexes devient la norme sociale et politique.

Et en s'adressant à Marguerite Yourcenar, il l'assure : « ce n'est pas parce que vous êtes une femme que vous êtes ici aujourd'hui : c'est parce que vous êtes un grand écrivain. Nous n'avons pas voulu nous plier à je ne sais quelle vogue ou vague du féminisme régnant. Nous avons simplement cherché à être fidèles à notre vocation traditionnelle qui est de trouver – si faire se peut – dans les lettres françaises ce qu'il y a de meilleur, de plus digne, de plus durable ». Le choix de Yourcenar n'est donc pas l'effet des changements sociaux, comme le préconise l'élue elle-même, mais, paradoxalement, s'inscrit dans la tradition académique d'élire les meilleurs auteurs. Le progrès consiste à les chercher dans un groupe traditionnellement exclu de l'Académie.

Le lien entre le passé et le présent est inclus dans la forme du discours. L'éloge du prédécesseur oblige à revisiter sa vie, son œuvre, ses idées et à les confronter avec le présent. L'examen de l'œuvre du devancier conduit à la réflexion sur la littérature, sa continuité, son évolution et ses changements ou ruptures. Il exige un examen des auteurs antérieurs, une analyse toujours plus renouvelée de la tradition littéraire dans le cadre de l'éternelle querelle des Anciens et des Modernes. Et surtout, le présent impose les changements dans la tradition, tradition jugée contraire aux convictions modernes ou simplement injustes. Les discours de réception témoignent aussi bien des évolutions que des bouleversements littéraires, historiques, politiques et sociaux, mais la forme traditionnelle de l'éloge préserve l'ancien idéal de la civilité.

## BIBLIOGRAPHIE

- BRÉVOT DROMZÉE Claude, 2000, Du rituel chez les immortels, *Communication et organisation*, 18 | 2000, <http://communicationorganisation.revues.org/2474> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.2474 (mis en ligne le 19.12.2012, consulté le 29.04.2017).
- CARDAHI Choucri, 1966, *Regards sous la Coupole. Histoire et petite histoire de l'Académie française*, Tours : Mame.
- FABRE Antonin, 1890, *Chapelain et nos deux premières académies*, Paris : Librairie académique Didier.
- FUMAROLI Marc, 1996, La Coupole, (in :) *Trois institutions littéraires*, Paris : Gallimard [1986].
- ZOBERMAN Pierre, 1988, Eloquence d'apparat et représentation institutionnelle : pouvoir du magistrat et autorité de l'orateur, *Romanic Review* LXXIX, 2 : 262–268.